Document généré le 24 avr. 2024 19:40

Séquences
La revue de cinéma

Brève rencontre avec Pavel Lounguine à propos de Taxi Blues

Minou Petrowski

Numéro 149, novembre 1990

URI : https://id.erudit.org/iderudit/50368ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Petrowski, M. (1990). Brève rencontre avec Pavel Lounguine à propos de Taxi Blues. *Séquences*, (149), 34–35.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1990

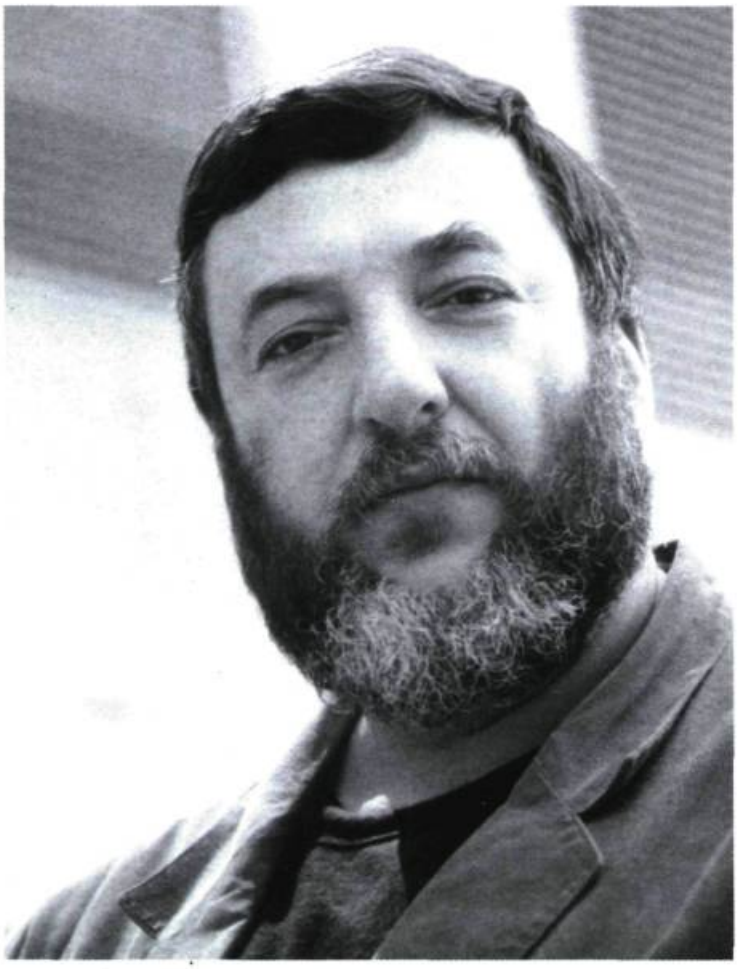
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/



Brève rencontre avec Pavel Lounguine à propos de Taxi Blues

Minou Petrowski

Séquences — Où avez-vous appris le français?

Paval Lounguine — Vous savez, j'ai parlé le français dès mon enfance. Je suis né dans une famille très francophone. Ma mère, traductrice de français, a vécu son enfance en France. Alors c'était très facile pour moi de parler français, parce que j'ai commencé à le parler très tôt.

— Où êtes-vous né?

— À Moscou. Comme on dit dans les pays totalitaires, il faut naître au centre et même il vaut mieux vivre au centre de Moscou.

— Moscou, est-ce une ville que vous aimez?

— Oui, bien sûr. Cette ville c'est toute ma vie, c'est une ville immense, une sorte de nouvelle Babylone, où tu trouves tout ce qu'il y a de mieux et tout ce qu'il y a de pire. Tout est mélangé. Je l'aimais beaucoup. Maintenant, ça change un peu. Étrangement, avec les temps nouveaux, Moscou devient plus dangereuse, plus dure, plus imprévisible. Si vous voulez, plus extrémiste. Pour moi, actuellement, Moscou existe entre deux extrêmes: Moscou impériale ou égyptienne et Moscou de la Place Rouge avec ses gratte-ciel staliniens où l'homme apparaît tout petit, humilié. Donc, entre ces deux extrêmes, on trouve Moscou du désordre, des cours noires, des murs rouges, des égouts, des poubelles. Ce sont ces divers aspects que j'ai essayé de montrer dans **Taxi Blues**.

— Avez-vous, par hasard, été chauffeur de taxi dans vos multiples métiers, ou bien avez-vous tellement rôdé la nuit que vous avez pris souvent le taxi?

— Je n'ai jamais été chauffeur de taxi, mais je connais bien les chauffeurs de taxi, grâce à mes aventures nocturnes et mes vagabondages d'une maison à l'autre. Il faut dire qu'à Moscou, comme il n'y a pas beaucoup de cafés et de restaurants, tout ferme à onze heures du soir. Alors nous menons la vie des appartements. C'est ce que nous appelons la culture des cuisines, parce que c'est toujours dans les petites cuisines de Moscou que nous nous asseyons en fumant, en bavardant et en buvant beaucoup, il faut bien l'avouer. Alors qu'est-ce que représente une soirée moscovite? Le vagabondage d'un appartement à l'autre. Cela veut dire que tu trouves un taxi, que tu vas quelque part, que tu vas donc ailleurs. En général, les chauffeurs de taxi sont des personnages mythologiques dans toutes les grandes villes, et particulièrement dans Moscou. Ce sont des gens débrouillards. Ils peuvent te trouver une bouteille de vodka, des cigarettes, de la bouffe ou une fille si tu es un étranger. Ce sont des escrocs, bien sûr, mais des êtres très libres intérieurement, parce qu'ils sont les capitaines de leur petit navire. Ils n'ont pas de chef et ils sont toujours très anarchistes.

— Mais ils sont à la merci des inconnus qui modifient leur vie parfois.

— C'est le risque du métier.

— Quand je regarde votre film, je suis très proche du cinéma soviétique par mes origines et aussi par goût. Vos personnages me font penser à des personnages de Dostoïevsky. Peut-être allez-vous rire de moi?

— Je vais plutôt rire de moi, en me comparant à Dostoïevsky. Vous savez, Dostoïewsky est devenu un archétype. Quand il y a quelque chose de bon dans la littérature russe, on dit que c'est du Tolstoï. Quand il y a quelque chose de dur, de mélangé, d'un peu psychopathe, on dit que c'est dostoïevskien. C'est vrai que, dans mon chauffeur de taxi, il y a quelque chose des frères Karamazov, c'est-à-dire un être illogique. Toutefois, je ne pense pas que ce soit des personnages qui relèvent de Dostoïevsky, mais plutôt de la réalité de notre vie. Il faut savoir que Dostoïevsky refléchit aussi la réalité qui l'entourait. Il faut dire que cette réalité n'a pas beaucoup changé. Plus on voit le chemin historique de la Russie, plus on voit que la révolution d'Octobre, qui a massacré et tué beaucoup de gens innocents, était dévorée par cette tradition russe à laquelle on n'échappe pas. On a fini par reproduire de nouveau ce régime étrange, un peu asiatique, un peu européen, où tout est mélangé et demeure traditionnellement russe.

— Vous sentez-vous profondément russe? Si oui, qu'est-ce que cela veut dire?

— Il faut que je me démasque, parce que je suis un Juif russe ou bien un Russe juif, je ne sais pas. Je suis Juif, mais je ne suis pas religieux. Je ne parle pas la langue. J'ai été élevé dans la culture et la langue russes, mais en même temps il ne faut pas oublier que l'antisémitisme existe toujours. Maintenant, il redevient de plus en plus fort. En Russie, on n'oublie pas que je suis Juif. En fait, je suis Juif par la force de l'antisémitisme. Alors je me sens fort et absolument Russe. Dans mon film, je voulais faire sentir comment tout est mélangé, confondu. Qui je suis? Je ne le sais pas réellement. Je ne suis pas du tout nationaliste. La culture d'Amérique et du Canada m'est très proche. Ce n'est pas une question de sang. Ce qui est important, c'est de savoir qui tu es et qui tu veux devenir. Mon musicien juif, c'est quelqu'un qui fait des choses à la Russe: il boit, il vend des fringues, il oublie tout, mais c'est aussi un Russe qui aime l'argent. En fait, toutes les idées et clichés que les gens ont dans la tête pour définir les Russes ne reflètent plus rien et ne sont donc plus cohérents. Qui suis-je? J'ai fini par me dire que je suis Pavel Lounguine avec tous ses complexes, sa folie, ses raisons et ses idées.

— Alors parlez-moi de votre folie.

— Mes folies? Je ne sais pas. J'ai vécu cette double vie comme mon héros. Je vivais d'une part dans un milieu assez intellectuel, tout à fait comme il faut. J'avais toujours besoin de m'inspirer de la vie crue et brutale. J'ai fait toutes sortes d'escapades. Mais la plus grande de mes folies, c'est que je comprends ce qu'il ne faut pas faire et que je le fais quand même.

— Qu'est-ce qu'il ne faut pas faire?

— Il ne faut pas donner beaucoup d'entrevues. Il faut rester énigmatique.

— Quand on voit votre film, on a envie de vous parler, parce que vos personnages restent humains, même s'ils sont violents ou tendres, droits ou malhonnêtes.

— Oui. Le plus difficile à réaliser, c'était de garder cette sensation de vie réelle. Quand j'écrivais mes scénarios (j'en ai écrit une dizaine plus ou moins bons), les films qui en sortaient n'étaient jamais intéressants. Finalement, tu deviens un professionnel de l'écrit et tu perds la sensation de réalité, de vitalité. Je pense que mon seul don, c'est que je suis resté vraiment vivant jusqu'à quarante ans. Je suis toujours étonné. La vie m'intéresse. Je suis encore fasciné par les visages des gens, par leurs regards, par des petits détails. C'est ça qui m'a permis de rester vivant et de faire un premier film.

—Sur le plateau de tournage, quand on boit de la vodka, est-ce de la vraie?

— Non, bien sûr. Vous savez, j'ai compris, quand j'ai commencé à tourner, que l'écran est une chose très froide. Tout ce qui est doux, charmant, chaleureux, amusant dans la vie, sur le plateau c'est tout le contraire. Cela donne quelque chose de dégueulasse à l'écran. Mon film, quand je l'ai fait, je recherchais la force, l'énergie que je trouve maintenant à Moscou. C'est peut-être féroce, dangereux, mais tout de même cette force me fascine. Si elle apparaissait dans une scène toute simple, pour moi la scène était bonne. Quand on commence à boire de la vodka, ça devient mou, alors que mon film est un film de force.